

## LE THÉÂTRE, TEXTE ET REPRÉSENTATION

### « La figure du valet et l'évolution de la comédie »

#### Questions

- 1) Analysez et comparez les rapports de force entre maîtres et valets au fil des siècles.
- 2) Qu'est-ce qui rend ces textes comiques ? Vous justifierez votre réponse en vous appuyant sur des éléments précis.

#### Écriture

##### I – Commentaire

Vous ferez le commentaire composé de l'extrait de Marivaux.

##### II – Dissertation

**Sujet 1 :** Les aspects comiques d'une pièce de théâtre (texte et représentation) ne servent-ils qu'à faire rire ? Vous vous appuyerez pour répondre à cette question sur les textes du corpus ainsi que sur les pièces que vous aurez lues ou dont vous aurez vu une représentation.

**Sujet 2 :** Les rapports maîtres-valets dans les pièces que vous avez étudiées sont-ils faits de confrontation, d'amitié ou de dépendance mutuelle ?

##### III – Invention

Les quatre valets de ces comédies (Staphyla, Scapin, Arlequin et Clov) se retrouvent et engagent une conversation sur leurs maîtres respectifs et sur leur statut de valet. Rédigez ce dialogue à quatre voix sous une forme théâtrale.

#### **PLAUTE, Aulularia (La Marmite), III<sup>e</sup> s. av. J.C.** **Acte I, scène 1** (traduction française : Henri Clouard)

[ *Euclion a découvert dans sa cheminée une marmite pleine d'or qu'avait déposée secrètement son grand-père. Depuis ce jour, il vit dans la crainte d'être volé. Il soupçonne sa vieille servante Staphyla de l'épier pour s'emparer du trésor.* ]

EUCLION. Allons, sors ; sors donc. Sortiras-tu, espion, avec tes yeux fureteurs ?

STAPHYLA. Pourquoi me bas-tu, pauvre malheureuse que je suis ?

EUCLION. Je ne veux pas te faire mentir. Il faut qu'une misérable de ton espèce ait ce qu'elle mérite, un sort misérable.

STAPHYLA. Pourquoi me chasser de la maison ?

EUCLION. Vraiment, j'ai des comptes à te rendre, grenier à coups de fouet. Éloigne-toi de la porte. Allons, par là (*lui montrant le côté opposé à la maison*). Voyez comme elle marche. Sais-tu bien ce qui l'attend ? Si je prends tout-à-l'heure un bâton, ou un nerf de boeuf, je te ferai allonger ce pas de tortue.

STAPHYLA, *à part*. Mieux vaudrait que les dieux m'eussent fait pendre, que de me donner un maître tel que toi.

EUCLION. Cette drôlesse marmotte tout bas. Certes, je t'arracherai les yeux pour t'empêcher de m'épier continuellement, scélérate ! Éloigne-toi. Encore. Encore. Encore. Holà ! reste-là. Si tu t'écartes de cette place d'un travers de doigt ou de la largeur de mon ongle, si tu regardes en arrière, avant que je te le permette, je te fais mettre en croix pour t'apprendre à vivre. (*à part*) Je n'ai jamais vu de plus méchante bête que cette vieille. Je crains bien qu'elle ne me joue quelque mauvais tour au moment où je m'y attendrai le moins. Si elle flairait mon or, et découvrirait la cachette ? c'est qu'elle a des yeux jusque derrière la tête, la coquine. Maintenant, je vais voir si mon or est bien comme je l'ai mis. Ah ! qu'il me cause d'inquiétudes et de peines. (*Il sort.*)

STAPHYLA, *seule*. Par Castor ! je ne peux deviner quel sort on a jeté sur mon maître, ou quel vertige l'a pris. Qu'est-ce qu'il a donc à me chasser dix fois par jour de la maison ? On ne sait, vraiment, quelle fièvre le travaille. Toute la nuit il fait le guet ; tout le jour il reste chez lui sans remuer, comme un cul-de-jatte de cordonnier. Mais moi, que devenir ? comment cacher le déshonneur de ma jeune maîtresse ? Elle approche de son terme. Je n'ai pas d'autre parti à prendre, que de faire de mon corps un grand I, en me mettant une corde au cou.

#### **MOLIÈRE, Les fourberies de Scapin (1671)** **Acte III, scène 2**

[ *Pour se venger de son maître Géronte, Scapin le persuade de se cacher dans un sac pour échapper à de prétendus poursuivants...* ]

SCAPIN : [...] Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là dedans, et que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos comme un paquet de quelque chose, et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrions nous barricader et envoyer quérir main-forte contre la violence.

GERONTE : L'invention est bonne.

SCAPIN : La meilleure du monde. Vous allez voir. (*A part.*) Tu me paieras l'imposture.

GERONTE : Eh ?

SCAPIN : Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond, et surtout prenez garde de ne vous point montrer et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GERONTE : Laisse-moi faire. Je saurai me tenir...

SCAPIN : Cachez-vous, voici un spadassin qui vous cherche. (*En contrefaisant sa voix.*) "Quoi ! jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Géronte et quelqu'un par charité ne

m'enseignera pas où il est ?" (*A Géronte, avec sa voix ordinaire.*) Ne branlez pas. (*Reprenant son ton contrefait.*) "Cadédis ! jé lé trouverai, se cachât-il au centre de la terre." (*A Géronte, avec son ton naturel.*) Ne vous montrez pas. (*Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui.*) "Oh ! L'homme au sac. --Monsieur. --Jé té vaille un louis, et m'enseigne où peut être Géronte. --Vous cherchez le seigneur Géronte ? --Oui, mordi ! jé lé cherche. --Et pour quelle affaire, Monsieur ? --Pour quelle affaire ? --Oui. --Jé beux, cadédis ! lé faire mourir sous les coups de vâton. --Oh ! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. --Qui, cé fat de Géronte, cé maraud, cé vélître ? --Le seigneur Géronte, Monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni béliître, et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. --Comment ! Tu mé traites, à moi, avec cette hauteur ? --Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. --Est-ce que tu es des amis dé cé Géronte ? --Oui, Monsieur, j'en suis. --Ah ! Cadédis ! tu es dé ses amis, à la vonne hure (*Il donne plusieurs coups de bâton sur le sac.*) Tiens ! Boilà cé qué jé té vaille pour lui. Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Monsieur. Ah ! ah ! Monsieur, tout beau ! Ah ! Doucement, ah ! Ah ! Ah ! --Va, porte-lui cela dé ma part. Adiusias !" --Ah ! Diable soit le Gascon ! Ah ! (*en se plaignant et remuant le dos, comme s'il avait reçu les coups de bâton.*)

GERONTE, *mettant la tête hors du sac.* : Ah ! Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN : Ah ! Monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable.

GERONTE : Comment ! C'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN : Nenni, Monsieur, c'était sur mon dos qu'il frappait.

## MARIVAUX, *L'île des esclaves* (1725)

### Acte I, scène 1

[ *Iphicrate et son valet, Arlequin, viennent d'échouer sur une île où les fonctions, maître et esclave, sont inversées. Arlequin expérimente sa nouvelle place.* ]

IPHICRATE : Esclave insolent !

ARLEQUIN, *riant* : Ah ! ah ! vous parlez la langue d'Athènes ; mauvais jargon que je n'entends plus.

IPHICRATE : Méconnais-tu ton maître, et n'es-tu plus mon esclave ?

ARLEQUIN, *se reculant d'un air sérieux* : Je l'ai été, je le confesse à ta honte, mais va, je te le pardonne ; les hommes ne valent rien. Dans le pays d'Athènes, j'étais ton esclave ; tu me traitais comme un pauvre animal, et tu disais que cela était juste, parce que tu étais le plus fort. Eh bien ! Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi ; on va te faire esclave à ton tour ; on te dira aussi que cela est juste, et nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là ; tu m'en diras ton sentiment, je t'attends là. Quand tu auras souffert, tu seras plus raisonnable ; tu sauras mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres. Tout en irait mieux dans le monde, si ceux qui te ressemblent recevaient la même leçon que toi. Adieu, mon ami ; je vais trouver mes camarades et tes maîtres. Il s'éloigne.

IPHICRATE, *au désespoir, courant après lui, l'épée à la main* : Juste ciel ! peut-on être plus malheureux et plus outragé que je le suis ? Misérable ! tu ne mérites pas de vivre.

ARLEQUIN : Doucement ; tes forces sont bien diminuées, car je ne t'obéis plus, prends-y garde.

## Samuel BECKETT, *Fin de partie* (1957)

Hamm, cloué dans son fauteuil à roulettes, est aveugle et infirme. Il ne peut pas se lever. Son serviteur, Clov, lui, ne peut pas s'asseoir : il va et vient sans cesse, au gré des caprices de Hamm. Hamm passe ses journées à tyranniser Clov.

HAMM - Tu n'en as pas assez ?

CLOV - Si ! (*un temps*) De quoi ?

HAMM - De ce... de cette ...chose.

CLOV - Mais depuis toujours (*un temps*). Toi non ?

HAMM (*morne*) - Alors il n'y a pas de raison pour que ça change.

CLOV - Ça peut finir. (*un temps*) Toute la vie les mêmes questions, les mêmes réponses.

HAMM - Prépare-moi. (*Clov ne bouge pas.*) Va chercher le drap. (*Clov ne bouge pas.*)

CLOV - Oui.

HAMM - Je ne te donnerai plus rien à manger.

CLOV - Alors nous mourrons.

HAMM - Je te donnerai juste assez pour t'empêcher de mourir. Tu auras tout le temps faim.

CLOV - Alors nous ne mourrons pas. (*un temps*) Je vais chercher le drap. (*Il va vers la porte.*)

HAMM - Pas la peine. (*Clov s'arrête*) Je te donnerai un biscuit par jour. (*un temps*) .Un biscuit et demi. (*un temps*) Pourquoi restes-tu avec moi ?

CLOV - Pourquoi me gardes-tu ?

HAMM - Il n'y a personne d'autre.

CLOV - Il n'y a pas d'autre place.

(*un temps*)

HAMM - Tu me quittes quand même.

CLOV - J'essaye.

HAMM - Tu ne m'aimes pas.

CLOV - Non.

HAMM - Autrefois tu m'aimais.

CLOV - Autrefois !

HAMM - Je t'ai trop fait souffrir. (*un temps*) N'est-ce pas ?

CLOV - Ce n'est pas ça.

HAMM (*outré*) - Je ne t'ai pas trop fait souffrir ?

CLOV - Si.

Hamm (*soulagé*) - Ah ! Quand même ! (*un temps. Froidement.*) Pardon. (*un temps. Plus fort.*) J'ai dit pardon.